28me Courrier

LA MAISON DE FRANCE EST . . . VOTRE MAISON

Elle vous présenta le 15 août 1943, du poste radiophonique de l'Ile Maurice, quelques extraits du poème inédit ' France ' de Raoul Raffray, poème dédié par l'auteur au Général de Gaulle. Le temps limité dont elle disposait à la radio ne lui avait pas permis de le présenter intégralement.

A l'intention de ses nombreux lecteurs, elle a pensé les intéresser en publiant dans cette édition l'œuvre complète de notre compatriote.

Elle profitera de cette circonstance pour remercier M. Raoul Raffray de lui avoir offert ce beau poème, où l'élévation d'âme et de pensée fait grandement honneur à l'auteur.

La Maison de France.

AU

GÉNÉRAL CHARLES DE GAULLE,

CHEF DE LA FRANCE COMBATTANTE

Hommage d'admiration et de reconnaisssance pour l'œuvre de salut qu'il accomplit pour la France.

Raoul Raffray.

Lève toi ! c'est assez pleurer sur ce qui tombe
La lyre doit savoir prédire et consoler ;
Quand l'Esprit te conduit sur le bord de la tombe,
De vie et d'avenir c'est pour nous y parler.

VICTOR DE LAPRADE.

FRANCE

Le Plaid de Jeanne d'Arc

Comme un fleuve sans bords, superbe, tout puissant
Au flot majestueux, et toujours renaissant ;
Reflétant des soleils la splendeur infinie ;
Diffusant en son sein et la force et la vie
Sans cesse fleurissant durant tous les instants ;
En son cours souverain dans l'espace et le temps
Emportant avec lui les êtres et les mondes ;
Gardant de l'avenir les semences fécondes ;
Dans l'ordre et l'harmonie en tous lieux maintenu ;
Contenant Dieu Lui-même et par Lui contenu ;
A nulle échelle enfin mesurant sa durée,
L'Eternité passait au sein de l'empyrée...

Empyrée, ô merveille ! Epanouissement
D'immortelle splendeur ! Divin ravissement
Dans l'extase sans fin de l'éternelle vie !
Des lois du Créateur ineffable harmonie !
Basilique des cieux ! Céleste vision !
Dans le sein du Seigneur brûlante fusion
Où l'Amour Infini dans un torrent de flammes,
Du radieux séjour enveloppant les âmes,
Les abreuve à jamais de sa divinité,
Adorable aliment de son éternité !
Cité Sainte où jamais, depuis que pour son crime
La divine justice en l'infernal abîme
Avait plongé Satan, l'écho d'une douleur
N'avait des bienheureux fait tressaillir le cœur !

O groupements divins des célestes phalanges,
O vous doux Séraphins et glorieux Archanges,
Dans l'éternel séjour nous direz-vous comment
A retenti, soudain, la plainte du tourment ?

Aux jardins lumineux des célestes demeures
Où fleurissent sans fin les ineffables heures,
Sur le divin Thabor tout près de l'Éternel,
La Mère Immaculée et la Reine du ciel,
Dans les yeux de son Fils goûtait, l'âme ravie,
Le saint frémissement d'une extase infinie...
Pour revivre un contraste où son cœur sentait mieux
L'inexprimable joie au royaume des cieux,
La Vierge, en ce moment, évoquait, de la terre,
L'heure lointaine et sombre où, forcée à se taire,
Elle suivait de près le Seigneur enchaîné
Par les cris de la foule au supplice traîné...
Et l'horrible clameur, par l'extase amortie,
Exaltait, de son cœur, la tendresse infinie...

Soudain, par un sanglot tout vibrant de douleur
Où se peignait l'effroi d'une profonde horreur,
La Vierge, de son rêve aussitôt éveillée,
Croyait sentir encore, en son âme endeuillée,
De la mort de son Fils renaître le tourment !
Cependant, à ses pieds, une sainte, humblement,
Tendant les bras vers elle implorait sa clémence...
Marie, œuvre de grâce et de magnificence,
Sur elle se penchant, soudain, reconnaissait,
Le regard assombri, Jeanne d'Arc qui souffrait !

Auprès d'elle, à genoux sous une noire mante,
La face ravagée en la sombre épouvante
Du martyre brulant que reflétaient ses yeux,
Une forme gisait scandalisant les cieux !...

Vers la Vierge levant son triste et doux visage
Qui de son cœur encore exprimait tout l'orage,
Sainte Jeanne disait : Que ta grande bonté
Daigne étendre sur nous un regard de pitié !
Mère, voici la France en l'angoisse plongée !
Depuis plus de deux ans bâillonnée, outragée,
Sentant passer sur elle un ouragan de fer,
De torture et de sang plus hideux que l'enfer,
Du fond de sa prison, sans arrêt elle implore,
Mais en vain, un regard de ton Fils qu'elle adore

Pensant que, désormais, les cris de sa douleur
Ne pourraient plus, hélas ! arriver à son cœur ;
Voyant de ses enfants l'effroyable carnage,
Et dans l'amour puisant le suprême courage
De braver du Lieu Saint l'auguste majesté,
Elle vient, par ma voix, implorer ta pitié !
La voici sous sacroix, à tes pieds haletante,
Mais dans son âme encore inflexible et vivante,
Refusant de céder, refusant de mourir,
Sachant bien que sur terre elle ne peut finir
Avant que, dans l'amour achevant le grand rôle
Qu'il lui reste à remplir fidèle à la parole
De ton Fils qui jadis et dès les premiers jours
Lui avait confié, l'aidant de son secours,
La garde du progrès en éclairant le monde,
Elle ait ouvert la voie où, dans l'ombre profonde,
Marche l'humanité...
Car au prix de sanglots
Et de parcelles d'âme en guise de flambeaux,
Tournant vers Dieu ses yeux tout remplis de prière,
La France généreuse était une lumière
Pour les peuples encor dans l'erreur abîmés,
A des dieux inconnus esclaves enchaînés ;
Leur désignant là-bas sur la Sainte Colline,
Dans la clarté mêlés la vision sublime
D'espérance, d'Amour et de Foi dans la mort
Par Dieu lui-même offerts pour prix de leur effort !

Si la France, demain, disparaissait du monde,
Se sentant enliser dans cette nuit profonde,
En pleurs, l'humanité, désespérant de tout,
Dans un cri douloureux tomberait à genoux !
Non ! cela ne peut être ! Et dans quelle mémoire
Vivrait le souvenir de son passé de gloire
Où donnant sans compter son génie et son cœur,
A travers tous les temps déracinant l'erreur,
Si demain dans l'horreur, la honte et l'infamie
Dans l'opprobe et l'oubli, dans la nuit infinie
La France finissait, par qui l'humanité
Comme un bienfait du ciel reçut la liberté ?
Mère ! laisseras-tu succomber la victime
Et sombrer la Patrie en ce dernier abîme ?
Laisseras-tu, demain, ainsi qu'en un tombeau
Vivre l'humanité n'ayant plus son flambeau ?
Laisseras-tu, Marie, un foyer sans la mère,
L'Etoile sans rayon et l'âme sans lumière ?

Si de la France, enfin, le monde désormais
Devait voir la clarté disparaître à jamais,
A quoi aurait servi ces sillons de lumière
Qui, dans le cours des temps déchirant le mystère
Où dans l'ombre et l'erreur vivait l'humanité,
Eclairaient dans la voie et dans la vérité
Les peuples à travers les pleurs et la souffrance
En leur montrant ton Fils et sa douce espérance ?

Mère ! Lorsque la France encore à ses débuts,
Alors qu'elle naissait au sein de cent tribus,
De ce creuset sortant la synthèse vivante
De toutes leurs vertus, de leur ardeur naissante ;
Sentant luire en son cœur la générosité,
L'équilibre, la force et l'immense clarté
D'un génie éclatant, germes qui, dans l'Histoire,
Devaient faire fleurir tant de pages de gloire . . .
Pourquoi quand succombant sous le Hun menaçant
Qui, de son souffle abject déjà la salissant,
La croyait à ses pieds, comme une sûre proie,
Jetée a ses guerriers pour leur brutale joie . . .
Pourquoi quand, frissonnant devant l'horrible fin,
La France descendait vers son fatal destin,
Parurent Geneviève et son humble médaille
Dont le charme divin, arrêtant la bataille
Aux portes de Paris, détournait Attila
Dans l'immense clameur d'un vibrant hosanna ?
Pourquoi le doux effet de sa tendre influence,
Par le cœur de Clotilde et ta sainte clémence,
Inspirait à Clovis, alors que ses états
Penchaient dans la balance au souffle des combats,
De courber son orgueil et de changer l'Histoire
En acceptant la Foi pour prix de la victoire ?
De ces êtres choisis par le divin conseil
Et couchés côte à côte en l'éternel sommeil,
Serait-ce sans raison que les cendres unies,
—Magnifique faisceau de promesses bénies—
Au sein du mont sacré, de long siècles durant,
Reposèrent en paix comme un grand talisman ?
Mère, ne voulais-tu que l'active semence
En fécondant ce sol de toute sa puissance
N'en fit germer plutôt la sublime moisson
De tant de charité, de force et de raison ?
Inépuisable source et principe de vie
Qui dans la France, alors qu'elle était asservie,
Par le sort écrasée ou promise à mort,
Créaient la volonté pour un nouvel effort !

Le païen contenu, l'Eglise délivrée
Répandait ses bienfaits et, partout vénérée,
Remplissant du Sauveur la sainte mission,
Propageant plus avant sa divine action,
Versait à flots la Foi, l'Espérance et la Vie
Qui servaient de barrière à la grande hérésie...
Mais bientôt, ô Marie ! au font de l'univers
Débordaient, tu le sais, à travers les déserts,
Vainqueurs de l'Orient les hordes ennemies
Roulant vers l'Occident leurs phalanges unies !
L'Europe est envahie et le fier sarrasin,
Au bout de son parcours conduit par le destin,
Trouvait La France prête à l'heure solennelle
Où du monde chrétien la Foi universelle
Implorait du ciel même un suprême soutien,
A donner de nouveau et son sang et son bien
Pour sauver, du Seigneur, la vivante doctrine !
Elle aligna ses fils et fit de leur poitrine
L'immuable falaise où le flot déchaîné
Dans son suprême assaut se voyait arrêté !
Aux plaines de Poitiers en ce jour de victoire
La France bien aimée assurait, par sa gloire,
Le respect de nos cœurs, de notre liberté !
L'Eglise était sauvée, aussi la Chrétienté !
Est-ce donc sans motif que, par la douce France,
La terre, de ton Fils, conservait l'espérance ?
Laisseras-tu Marie, ainsi qu'en un tombeau,
Vivre l'humanité n'ayant plus son flambeau ?
Laisseras-tu, demain, succomber la victime
Et sombrer la Patrie en ce sinistre abîme ?

Les siècles s'écoulaient. Malgré tous ses excès,
Au milieu des revers comme au sein des succès
La France percevait, en son âme affinée,
Que dans l'amour du Christ était sa destinée !
Le Tombeau de ton Fils aux Saints Lieux profané,
Aux pays d'Orient le chrétien opprimé,
De l'Europe éloignée, implorait l'assistance.
Le Pape, en des ennuis qui gênaient sa puissance,
D'une guerre lointaine hésitait à donner
Le signal par lequel, devant abandonner
Leurs foyers et leurs biens, les nations amies
Vers le Sépulcre Saint marcheraient réunies.
Mais la France, toujours, tenant haut le flambeau
De la Foi, leur montrait la route du Tombeau !

Humble parmi ses fils le grand apôtre Pierre
Fut le premier Croisé ! Repandant sa lumière
Illuminant le cœur des peuples endormis,
Des ennemis d'hier il faisait des amis !
Sa parole de feu suscita les armées
Qui, marchant sous la Croix et par elle guidées
A travers les périls, à travers les malheurs,
Au prix de durs combats et de saintes ardeurs,
Délivrèrent enfin la Tombe vénérée
Et la terre bénie au Sauveur consacrée !
Et de Pierre l'Ermite au grand roi Saint Louis
O Mère, tu le sais, la France, pour ton Fils,
Aux Croisades toujours se trouvait la première
Guidant les nations vers l'auguste lumière !
Pour ces gestes de Dieu, par ta fille accomplis,
Pourquoi ses fils encore ont-ils été choisis ?
Laisseras-tu demain le foyer sans la mère,
L'étoile sans rayon et l'âme sans prière ?

Pour elle j'ai souffert, mais encore ma mort
Un martyre ne fut ! Car par mon humble effort
De mon brasier montait et je voyais éclore
Pour la chère Patrie une nouvelle aurore !
Et malgré ma souffrance et malgré ma terreur
En mon cœur paraissait un rayon de bonheur !
Le martyre qui brise et fait frémir mon âme
N'est pas d'avoir connu la trahison infâme ;
Pour me défendre, hélas ! n'ayant pas un ami,
Ni même, en ma détresse, un loyal ennemi !
L'angoisse qui meurtrit et pénètre mon âme
N'est pas le souvenir du bûcher quand la flamme
Léchait mon pauvre corps qui, par le feu tordu,
Achevait de mourir sur la cendre épandu !
Car pour voir se lever La France délivrée,
Ses ennemis chassés et sa route éclairée,
La douleur n'était rien !
Alors devant mes yeux
Tu paraissais, ô Vierge ! à la porte des cieux
Laissant tomber sur moi ta tendresse bénie
Et remplissais mon cœur d'une force infinie
Qui, dans un précieux et saint ravissement,
Achevait dans l'amour d'apaiser mon tourment !
Non ! L'obsédant supplice où mon âme est plongée
C'est de voir aujourd'hui la Patrie outragée
Succombant sous le faix plus qu'aux jours d'autrefois !
C'est de la voir, hélas ! malgré toutes les lois,

Dans les fers se traînant, honnie et mutilée,
De douleurs abreuvée, en la fange couchée
Sous l'immonde talon d'un barbare odieux
Qui, jaloux de l'éclat de son front radieux
Rayonnant sur le monde un charme inépuisable,
Voudrait, pour assouvir sa haine impitoyable,
Enlever à jamais aux peuples sa douceur,
Sa gloire, sa beauté, son génie et son cœur !

Dans un émoi profond et d'angoisse agitée,
Jeanne, par sa douleur, se sentait arrêtée.
Mais, tressaillant soudain au bruit sourd d'un sanglot
De La France souffrant, reprenait aussitôt :
O Vierge ! dans la paix, te citerai-je encore
Tout ce que son génie en le temps fit éclore ?
Réparant les erreurs, semant la charité,
Partageant avec tous son cœur et sa bonté ;
Des petits et des grands épousant la misère ;
Au monde enfin donnant sa féconde lumière !

Alors que tout tremblait au souffle d'Abélard
Attirant tous les cœurs à son fier étendard,
Alors que La Raison, en sa philosophie,
Écartait de La Foi la doctrine de vie,
L'ascète de Clairvaux, par l'Église appelé,
Descendait dans l'arène au combat préparé !
Dans ton culte fervent retrempant son génie,
De subtils arguments il montrait l'hérésie.
Par sa sainte science arrêtant l'ennemi,
L'ordre était respecté, le dogme raffermi !

Alors que de ton Fils le suprême Vicaire,
Dans un triste conflit quittant son sanctuaire
Pour rechercher ailleurs un asile assuré
Contre un puissant rival par d'autres consacré,
Redoutait pour La Foi un schisme sacrilège,
C'est encore à Bernard qu'échut le privilège,
Du Pontife Romain d'assurer le secours !
De l'invincible effet de ses doctes discours
Laïques et prélats subissaient l'influence
Et, par la grâce atteints, cherchaient l'obéissance.
Sur son trône, par lui, remontait Innocent
Qui voyait à ses pieds son rival repentant !
Arbitre souverain de toutes les querelles,
Son âme avait sondé les choses éterne les !

Aux conciles de Rome oracle respecté ;
Aux conseils souverains constamment écouté,
De tout son siècle enfin Bernard fut la lumière
Offerte par La France aux peuples en prière !
Laisseras-tu, Marie, ainsi qu'en un tombeau,
Vivre l'humanité n'ayant plus son flambeau ?

Les siècles s'écoulaient et sur la vaste terre
L'humanité mourait sous la sombre misère
Qui, partout, l'étreignait ! La superstition,
L'ignorance, le crime et la corruption
Gardaient les nations dans un dur esclavage.
Combien de tes enfants, ô Mère ! sous l'orage,
Cherchaient en vain un frère, un ami, un passant,
Un être doux et bon au cœur compatissant
Qui eut, de leur douleur, partagé la tristesse
Et versé dans leur âme un rayon de tendresse ?
C'est alors que ton Fils, en sa grande pitié,
Fit passer sur le monde un souffle de bonté !
Il choisit un enfant qui, pour seule carrière,
N'avait pour tout espoir, des troupeaux de son père
Que d'être le berger ! Par le Seigneur conduit,
Comme un rais de lumière illuminant la nuit,
Parut Vincent de Paul ! Et toute la souffrance,
Qui sur terre pleurait, tressaillit d'espérance !

Aux grands déshérités, à tous les accablés,
Il offrit, de son cœur, les élans redoublés.
Géant de charité n'ayant que pour génie,
Offerte aux malheureux sa tendresse infinie !
Secourir le malade et nourrir l'indigent ;
De l'abandon, du vice, arracher tout enfant
Au gouffre de l'oubli jeté par la misère ;
Soulager le damné courbé dans sa galère
Et, par le doux effet de l'élan de son cœur,
Faire luire en son âme un rayon de bonheur !
A la France prenant l'élite de ses filles
Et de ces êtres doux, délicats et fragiles,
Par son ardent exemple en faire des Titans
Qui, sans cesse penchés au chevet des souffrants,
Dans l'amour de ton Fils puisant leur énergie,
Auprès de la douleur sacrifiaient leur vie !
Et, pour soulager l'âme aussi bien que le corps,
Fonder les missions dont les pieux efforts
Aux humbles expliquant la divine parole,
De la Foi dans les cœurs propageaient le symbole !

Dans tout être créé voir un membre du Christ,
Adorer Dieu enfin par l'acte et par l'esprit,
Telle fut, ô Marie ! avec l'aide divine,
De l'humble paysan la charité sublime !

Combien d'autres encor par la Foi animés,
Glorifiant de Dieu les préceptes aimés,
De la Patrie ornant le prestige et la gloire,
Portèrent leur tribut aux récits de l'Histoire ?
Et voici Bossuet dans la chaire brillant,
Dont le souple génie, aussi clair que puissant,
Enseignait à des rois la sublime parole
Et dont tous les écrits demeurent un symbole !
Massillon, Bourdaloue et tant d'autres encor
Qui, du Saint Evangile, ouvrirent le trésor
Aux âmes ayant soif de la bonne nouvelle !
Bérulle, pour le culte, ardent, souple et fidèle,
Pour l'Église formant de puissants orateurs
Donnait à l'univers des savants, des penseurs !
Chéverus s'exilant sur la terre étrangère
Et, par la charité de son grand ministère,
Des infidèles même avait l'affection
Et à la France offrait leur vénération !
Et Jeanne de Valois à la vie héroïque !
Et Jeanne de Chantal et François le mystique !
Tous les enfants de France offerts aux missions !
Ô Mère ! je les passe ! Ils seraient légions.

Est-ce enfin sans raison que le grand Lacordaire,
De son âme d'apôtre ouvrant le sanctuaire,
A son jeune disciple enseignait que, malgré
Ses fautes, ses écarts, La France avait gardé
Sa générosité, son courage héroïque ;
Une lucidité d'admirable logique.
Que pour religion ne pouvait concevoir
D'autre que celle qui, comblant tout son espoir,
Avait, dès l'origine, illuminé son âme
Et gardé de sa Foi l'inviolable flamme !
Qu'elle vivrait par là et que par là encor
Sur elle attirerait l'ineffable trésor
De tous les grands espoirs qui fleurissent sur terre
Et de l'amour de Dieu la sublime lumière !
Que toujours et partout, épuisant sa bonté,
A tous elle donnait justice et vérité.
Que par tous ses enfants elle doit être aimée
Comme une tendre mère et comme fille aînée

De l'Eglise Romaine et, qu'ici bas, son sort
Au sort de l'Evangile est lié dans l'effort !
Que La France est surtout le refuge suprême
Où le Christ défendra de tous ceux-là qu'Il aime
La liberté sacrée, et que, par notre sang,
Seront libres nos cœurs de l'asservissement !
Que de l'esprit humain, la noire tyrannie
Ne saurait enchaîner, en France, le génie !
Que de la Charité les lumineux flambeaux
Par nos mains élevés verseront sur nos maux
La clarté qui guérit, aux peines de la vie
L'onction qui sans cesse et toujours sanctifie !

Et je ne peux, enfin, finir qu'en te nommant
D'un ineffable écrin le plus pur diamant
Que, seule, sur son sol, la Patrie a vu naître
Et que ton Carmel a, dans son sein, vu paraître !
L'ange de Lisieux, Thérèse de Jésus
Par toi même chérie entre tous les élus !
La sainte " petite âme " en l'extase perdue
Et, pour le bien de tous, vers le Seigneur tendue !
Qui, par l'amour du Christ, profond, mystérieux,
Méditait sur la terre et vivait dans les cieux !

Mais hélas ! ô Marie ! en sa grande folie,
Du Mauvais subissant l'infâme tyrannie,
L'homme, ayant oublié les bienfaits du Seigneur,
N'attirait plus sur lui le regard du Sauveur !
Enfin le jour parut où ta sainte clémence
Voulut, pour le sauver, lui crier : Pénitence !
Et dans le vaste monde ô Marie ! écartant
Le pontife, le grand, le riche, le puissant,
Tu choisis, de La France, une pauvre bergère
Pour transmettre à tes fils ton ardente prière !
Lourdes fut le saint lieu de cet insigne honheur !
Et sur ce sol sacré déversant de ton cœur
Toute la charité d'une immense tendresse,
Des maux de l'univers tu calmais la détresse !
Là viennent tes enfants, broyés par la douleur,
De ta sainte onction rechercher la douceur !
Mère ! est-ce sans raison que tu choisis La France
Pour être aux malheureux un foyer d'espérance ?

Lourdes et Lisieux, Notre Dame, Clairvaux,
L'Annonciade et Rheims et tant d'autres flambeaux

Montrant aux nations la voie et la lumière
Restent l'ardent foyer de la grande prière
Qui monte chaque jour au trône du Sauveur !
Quel peuple et quel pays eurent jamais l'honneur
De prier, de souffrir, de mourir pour leurs frères
Comme le fit la France et de qui les misères
Etaient la Pénitence et l'Humaine Douleur
Qui, offertes par toi, apaisaient le Seigneur ?
Ah ! pourras-tu laisser le foyer sans la mère,
L'étoile sans rayon et l'âme sans lumière ?
Laisseras-tu, Marie ! ainsi qu'en un tombeau
Vivre l'humanité n'ayant plus de flambeau ?

Et par l'émotion et l'angoisse oppressée,
Jeanne, aux pieds de Marie, était tout affaissée.
Et la Mère du ciel, partageant son émoi,
Tendrement lui disait : Enfant, repose toi !

Soudain se redressant dans sa douleur suprême,
Jeanne, dans un sanglot qui mesurait sa peine,
Relevant vers Marie un regard où brillait
Sa tendresse pour elle, en son espoir disait :
Mère, point de repos ! Là-bas gronde l'orage
Qui conduit la Patrie à l'horrible naufrage !
Non ! Non ! point de repos ! Je sens mon cœur frémir,
Car La France, déjà, souffre et s'en va mourir
Au haut de son calvaire où, sublime enchaînée,
Elle monte à genoux par la haine traînée
Si ton Fils bien-aimé, par ta voix supplié,
Ne dépose sur elle un regard de pitié !
Mère ! laisseras-tu succomber la victime
Et sombrer la Patrie en ce sinistre abîme ?
Elle est là, supportant tout le poids de sa croix ;
Lui refuseras-tu les accents de ta voix,
Un regard de ton âme, un rayon de tendresse,
Qui viendraient, comme un baume, alléger sa détresse
Sans doute, envers ton Fils oubliant leurs devoirs,
Ses enfants trop souvent par des crimes bien noirs
Et d'ignobles écrits éteignaient sa lumière !
Ils ne comprenaient pas qu'éclaboussant leur mère,
Avec la honte, hélas ! qui ternissait son front
Sur elle descendaient le mépris et l'affront ;
Et que, poussant à bout la sainte patience
Du divin Rédempteur, ils bravaient sa clémence !

Mais si dans le passé, le Père, en sa bonté,
Suspendant son courroux contre l'iniquité,
A Sodome et Gomorrhe, au fond de leur abîme,
Promettait d'accorder sa clémence divine,
Si dans leurs murs pouvaient dix justes se trouver ;
O Vierge ! pourra-t-il alors nous refuser
Le salut, qu'à genoux, La France lui demande ?
Vers le Sauveur, sans cesse élevant leur offrande
Combien de ses enfants, dans les cloîtres fermés,
Toujours dans la prière et le jeûne abîmés,
Sacrifiant leur chair au rachat de leurs frères,
Acceptaient, dans la Foi, les peines, les misères ?
Du cilice marqués, ils offraient au Seigneur
Leurs supplices cachés pour le bien du pécheur !
Combien d'autres quittant père, mère et patrie,
Dans les noirs continents allaient donner leur vie
Pour y planter la Croix et par la vérité
Conquérir des élus pour la Sainte Cité ?
Si Sodome, ô Marie ! en la fange abîmée,
Aurait pu pour si peu changer sa destinée,
La France, qui toujours ne fut que charité,
N'obtiendrait-elle pas un regard de pitié ?
A tes pieds la voici, par la douleur meurtrie,
Qui, par ma faible voix, dans un sanglot te prie
De ne point délaisser, en ce moment cruel,
Ta fille qui toujours a regardé le Ciel !
Invoque de Cana ta suprême puissance !
Implore de ton Fils la divine clémence !
Rappelle-Lui l'horreur du baiser de Juda,
Son sanglant sacrifice au haut du Golgotha !
Parle-Lui des douleurs qui brisèrent ta vie !
Montre-Lui l'épouvante au sein de la Patrie !
Son être déchiré, son front découronné,
Par de vils assassins son peuple décimé !
Offre au Sauveur enfin ce que, par la souffrance,
Le ciel a pu devoir aux travaux de La France !
Ah ! Tombe, s'il le faut, aux pieds du Rédempteur,
Arrache le pardon aux fibres de son cœur !

Et Jeanne, haletante et par l'effort brisée,
Tout aux pieds de Marie était agenouillée.
Sur les parvis du Ciel la foule des élus
A leur Mère adressait un suprême angélus.
Comme un lugubre écho des sanglots de la terre,
Dans une plainte immense exhalant leur prière,

A la Vierge ils montraient La France qui souffrait
Et près d'elle, pleurant, Jeanne d'Arc qui priait !

L'ineffable concert des célestes cantiques
S'éteignait lentement sous les divins portiques.
Le cœur tout agité d'un émoi douloureux,
La Vierge contemplait le séjour des heureux
Qui, jusqu'alors noyé dans l'extase et l'ivresse,
S'emplissait maintenant d'une sourde détresse !
La France comprenait que, pour son châtiment,
Elle devait subir la peine du tourment
Et qu'ayant épuisé de Dieu la patience
Elle n'osait encore espérer sa clémence.
Mais la Reine des cieux, en son cœur maternel,
Embrassant tout entier et la terre et le ciel
Regardait à ses pieds La France en sa misère
Et sentait sourdre en elle une tristesse amère.
Elle voyait là-bas, meurtris et enchaînés,
Ses enfants terrassés, broyés, assassinés,
Et dans l'horrible fin d'un tragique calvaire
La France terminant son rôle séculaire !
La Vierge se sentait envahir tour à tour
D'une pitié profonde et d'un immense amour.
Comme une douce étoile au sortir d'un nuage
Son âme revoyait la lumineuse image
Du soir de Bethléem où, sur son cœur pressé,
Elle tenait Jésus tendrement embrassé !
Soudain, dans un appel qui disait sa prière,
Elle offrait tout son être à l'ardente lumière
Que rayonnait son Fils ! Tournant vers Lui ses yeux
Où deux larmes brillaient qui reflétaient les cieux,
Du Rédempteur, Marie implorait la tendresse !
Et de son cœur meurtri Lui montrant la détresse,
Dans un brulant élan d'ineffable abandon,
Pour sa fille accablée elle disait : Pardon !

Et Jeanne, soutenant la France repentante,
Devant le Rédempteur se tenait suppliante !
Dans un silence lourd, profond et solennel
Les phalanges des Saints imploraient l'Eternel
Et tout le ciel, aux pieds de la Sainte Présence,
Attendait, angoissé, la divine sentence !

Comme l'éclair voyage à l'attrait de l'aimant,
De La Vierge, l'appel douloureux et fervent
Au cœur du Rédempteur avait trouvé l'entrée !
Et sur Marie, encor de peine pénétrée,
Dirigeant son regard tout rempli de douceur,
De la terre le Christ revivait sa douleur !
De la Crêche bénie au sommet du Calvaire
Se leva ent devant Lui les tourments de sa Mère,
Les glaives de son cœur, son martyre incessant,
Et tout son être enfin d'angoisse se brisant !
Lors, plus que pour Lazare, Il frémit en son âme !
De son cœur débordant laissant jaillir la flamme
D'un amour que le Ciel pouvait seul contenir,
Suspendant Son courroux Il cessait de punir !
Sur Sa Mère, implorant sa tendresse suprême,
Il versait la douceur d'une paix souveraine ;
Sur La France, à genoux, comme un divin rayon,
De son regard tombait le suprême pardon !

Les sublimes accords des célestes cantiques
Reprenaient doucement sous les divins portiques.
Sur les plaines du Ciel une vague d'amour
Et de profonde paix repassait tour à tour !
Et Jeanne, dans son cœur où brillait l'espérance,
De la France sentait naître la délivrance !
Elle voyait là-bas, au sein de durs combats,
Un héros qui, comme elle appelant les soldats
Pour sauver son pays, leur refaisait une âme
En leur versant au cœur les rayons de sa flamme !
Qui, lorsque tout sombrait dans le sinistre soir,
Comme elle, conservait un immortel espoir !
Et lorsque tous fuyaient devant la tombe ouverte
Où se penchait déjà La France recouverte
De son voile de mort, sentant en lui monter
Un filial amour, refusait de douter !
Un noble et grand soldat qui, sauvé du carnage,
Relevait à lui seul le défi de l'outrage !
Et, son amour au cœur et son étoile au front,
Ramassant dans le sang son glaive que l'affront
Avait déjà terni de son souffle tragique,
Le rendait à La France en un geste héroïque !
Sous ce fier étendard ralliant ses enfants
Pour en faire d'un coup des preux et des vaillants,
Dans un sublime élan de force et de courage
Il bravait avec eux la fureur de l'orage !

Et, leur montrant là-bas, en martyre souffrant,
La Patrie outragée, il criait : En avant !
Et de cette Patrie il évoquait l'Histoire,
Et jurait d'en défendre et l'honneur et la gloire !
Dans ce grand serviteur de La France et du Christ,
Charlemagne nouveau par le cœur et l'esprit,
Jeanne reconnaissait le frère de son âme
Qui, comme elle, gardait la souveraine flamme
De la foi dans le culte et dans le grand destin
De son pays meurtri ! Lors, d'un élan divin
Qui de son cœur venait, elle priait Marie
De bénir à jamais ce fils de la Patrie !

Dans le geste d'amour du Seigneur bénissant,
Une goutte de sang, de sa main s'échappant,
Vint tomber sur le front de La France éblouie !
Et dans le même instant l'immortelle Patrie
Loin d'elle rejetait le voile du malheur
Qui troublait son regard et ternissait son cœur !
Au creuset du martyre enfin régénérée
La France se levait soudain transfigurée !
Son âme lumineuse, embrassant l'avenir,
Voyait que le progrès ne pouvait s'accomplir
Qu'au prix terrible et dur de l'ardente souffrance
Qui, seule, peut offrir la sainte délivrance !
Que, de l'homme, jadis, les droits toujours sacrés
Par ses pleurs, par son sang avaient été payés !
Et que si maintenant, enveloppant la terre,
La torture étalait son affreuse misère,
L'humanité bientôt, sur sa grande douleur,
Verrait luire sans doute une ère de bonheur !
Et sentant en son âme une reconnaissance
Qui, brûlante, montait vers La Toute Puissance,
La France, dans son cœur, promettait au Sauveur
Sur terre, désormais, de toute son ardeur,
D'appliquer de la paix la puissance féconde
Au bonheur de ses fils comme à celui du monde !
De vivre pour le droit et pour la vérité ;
De ne tirer le fer que pour la Liberté ;
De protéger l'enfant au sein de la famille ;
Au cœur du travailleur comme un flambeau qui brille,
De voir la Charité, l'Espérance et la Foi ;
En l'amour respectant l'universelle loi,
De donner à chacun dans les biens de la terre
La part qu'à ses enfants doit offrir toute mère,

De L'invoquer sans cesse au pied de ses autels,
Et de suivre à jamais ses décrets éternels !

Les chants harmonieux des célestes musiques
Montaient comme un encens sous les divins portiques.
Sur les parvis du ciel la foule des élus
Entonnait, dans l'amour, un joyeux angélus !
Tendrement s'inclinant vers sa sainte patronne,
La France, de ses mains, recevait sa couronne !
Et, offrant à Marie et son âme et son cœur,
Par La Vierge bénie adorait Le Sauveur !

Aux jardins lumineux des célestes demeures
Revenaient, fleurissant, les ineffables heures !

Comme un fleuve sans bords, superbe, tout puissant
Au flot majestueux et toujours renaissant ;
Reflétant des soleils la splendeur infinie,
Diffusant en son sein et la force et la vie
De partout affluant durant tous les instants,
En son cours souverain dans l'espace et le temps
Emportant avec lui les êtres et les mondes ;
Gardant de l'Avenir les semences fécondes ;
Dans l'ordre et l'harmonie en tous lieux maintenu ;
Contenant Dieu Lui-même et par Lui contenu ;
A nulle échelle enfin mesurant sa durée,
L'Eternité passait au sein de l'Empyrée !

RAOUL RAFFRAY.

Curepipe, Ile Maurice
14 Juillet 1942.